

dans le jardin. Ils se promenèrent quelques instants en silence. M. Daverny paraissait, sinon triste, du moins sérieux; Francis rassemblait tout son courage, car il sentait qu'on allait lui faire quelque importante communication.

— Depuis que tu es arrivé ici, dit enfin Marcel, dis-moi quelles ont été tes réflexions.

— Je n'ai pas osé réfléchir; je me suis contenté de jouir de mon bonheur. S'il faut vous le dire enfin, en voyant Laurence si simple, si enjouée, si affectueuse, j'ai presque oublié qu'elle était une riche héritière.

— Et... si elle ne l'était plus?...

Francis s'arrêta brusquement, et son regard s'attacha avec anxiété sur son tuteur.

— Je te dois d'abord l'explication de notre conduite, poursuivit M. Daverny, et je veux te la donner aussi franche, aussi entière que possible.

Et il fit à son pupille, qui l'écoutait avec un intérêt facile à comprendre, le récit exact de tout ce qui s'était passé depuis le jour où il avait eu connaissance du testament de M. de Chaudmonpré, jusqu'à celui où il leur était apparu après sa merveilleuse résurrection. Pendant ce temps, la physionomie de son jeune auditeur exprimait tour à tour sa sympathie